

Anne Révah

L'intime étrangère

roman



M E R C U R E D E F R A N C E

DE LA MÊME AUTEURE

MANHATTAN, roman, Arléa, 2009

PÔLES MAGNÉTIQUES, roman, Arléa, 2012

QUITTER VENISE, roman, Mercure de France, 2014

L'ENFANT SANS VISAGE, roman, Mercure de France, 2015

LE PAYS DONT JE ME SOUVIENS, roman, Mercure de France, 2017

L'INTIME ÉTRANGÈRE

Anne Révah

L'INTIME
ÉTRANGÈRE

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

À Laurence, Lise, Aurore
À ma mère

Rien ne s'est jamais vraiment produit jusqu'à
ce qu'on le décrive.

VIRGINIA WOOLF

Saint-Mandé. Tu t'es demandé qui était saint Mandé, tu as besoin d'êtres humains, tu as cherché, c'était un saint qui s'occupait de maladies et de morsures de serpent, tu n'as pas lu très attentivement, tu ne t'es pas sentie proche de lui, tu n'aimes pas les serpents, ils te font peur, ils font mourir, tu es passée à autre chose. Puis tu as voulu savoir qui étaient les gens connus qui seraient nés à Saint-Mandé, parce que tu es née à Saint-Mandé à présent, pour ta première vie c'était Paris onzième arrondissement, et pour la seconde qui a commencé par un étonnant voyage, tu es née incontestablement à Saint-Mandé. Tu as trouvé qu'Alexandra David-Néel y est née aussi, l'exceptionnelle voyageuse qui arriva incognito à Lhassa en 1924, l'aventurière absolue est donc de Saint-Mandé. Tu t'es dit que ce n'était pas un hasard, mais plutôt un message, toi tu es une grande voyageuse, c'est indéniable, tu en as parcouru des territoires inexplorés, et tu en es revenue. On t'a ramenée plutôt, tu ne serais pas rentrée seule. Mais Alexandra, tu te permets cette familiarité, est partie très longtemps, pas toi, ce n'est pas une

différence tellement importante. Vous avez eu des aventures, fait des rencontres, et vous êtes toutes les deux parvenues au cœur de cités interdites, ça ne s'invente pas, voilà qui vous lie assurément. Le seul problème, c'est qu'Alexandra peut raconter son voyage, le célébrer, on peut aussi le vanter pour elle, le tien c'est plus délicat, il fait peur, met mal à l'aise, il laisse sceptique sur qui tu es, tu n'as pas de quoi faire un récit merveilleux et séduisant, vous ne touchez pas les mêmes publics, ce n'est pas grave, tu t'en accomodes, tu le sais toi que tu as fait un incroyable voyage, personne ne pourra te dire le contraire, et même si on te contraignait à le garder secret, ce n'est pas pour ça qu'il n'a pas existé.

Le seul problème c'est que tu ne te souviens de presque rien. Huit semaines hors du monde. Le temps venu du retour. Et si peu de souvenirs. C'est difficile à supporter. Tu aimerais alors qu'on te raconte, qu'on te rende ce que tu as vécu, mais ils répondent tous la même chose, ils ne veulent pas te dire. C'est trop tôt, c'est encore trop dur. Ça a été si dur à vivre. Toi tu ne sais plus ce que tu as vécu. Ce qui t'en reste est dérisoire. On te dit que tu vas tellement mieux, que les semaines passées ont été terribles alors là maintenant on te trouverait presque en forme. Mais tu veux savoir ce qui s'est passé. On t'avait dit qu'avec les électrochocs il y avait des problèmes de mémoire, comme des vides brutalement, tu les subis. Tu as été prévenue, mais ça ne rend pas les vides supportables. Tu as besoin de retrouver l'histoire. Chaque jour tu espères que plus de bribes, plus d'images vont te revenir et que tu retrouveras ton histoire.

Ce n'est pas la question du pourquoi c'est arrivé, tu n'en es pas là, chaque chose en son temps. Tu veux des faits, une chronologie. Parce que tu as gardé les sensations, l'écho de certaines phrases prononcées, des repères, mais il y a des semaines entières qui sont dénudées, surtout l'hospitalisation, il t'en reste si peu. C'est à peine croyable, tu as tout déballé là-bas, sans te cacher, tu as montré la folie qui t'avait prise, tu as donné à voir, à entendre, mais toi tu ne sais plus à quoi ça ressemblait cette exposition de la vérité de toi. Alors concrètement tu veux faire comment ? Tu vas essayer de mettre de l'ordre dans les restes et puis tu iras récupérer ce qui manque.

Tu as été très folle, et maintenant tu es presque guérie. Tu as passé du temps dans un monde inconnu, peuplé de certitudes incongrues, monstrueuses, désorganisées et pourtant limpides, brutales et intraitables. Un monde dont tu as cru sans douter qu'il était réel, imposant, et dont la réalité fait mal à en crever. C'est arrivé. C'est aussi simple que ça, c'est arrivé. Après ça, tu vas changer, on change forcément après un voyage pareil, et puis le regard des autres sur toi va changer, ce n'est pas pareil d'avoir été folle ou de ne jamais avoir été folle. Le monde se scinde entre les fous et les autres, toi tu n'es pas restée folle, c'est ça qui est important, mais c'est arrivé et c'est définitif. Personne ne va t'en parler, mais ils y penseront les uns et les autres, ils s'inquiéteront que tu rechutes, surtout si tu ne dis pas pourquoi c'est arrivé, ils imagineront que tout est possible, que tu es fragile, à risque, donc ce ne sera plus pareil avec ceux qui savent que tu as été folle. D'ailleurs, tu mets une

application importante à dire la vérité à tout le monde, comme si tu voulais qu'on sache bien ce qui est, et donc qui tu es, tu penses que si tu mens sur ce qui se passe, tu te stigmatises toi-même, tu as suffisamment honte de toi, pas la peine de raconter des salades, lève la tête, c'est bien toi, même folle c'est toujours toi, et tu veux que ça se sache, qu'on te prenne tout entière, avec ta folie, parce qu'elle est toi aussi, pour toujours.

Comment dit-on parfois quand on veut qualifier de manière positive un événement, on dit que c'est une aubaine, une opportunité? C'est ça peut-être. Tu ne peux pas savoir encore, tu verras plus tard, quand tous les morceaux seront bien remis ensemble, là tu pourras te rendre compte que tu as trouvé des choses bonnes dans toute cette violence en toi, dans toute cette violence contre toi-même.

Au commencement. Tu as vécu un commencement, tu le visualises qui s'étire sur des mois, pas une chute abrupte, mais une longue glissade, ça tu le sais. C'est progressif et incontrôlable. Tu passes des semaines, non des mois, à sentir que tu n'en peux plus, un épuisement te tient lentement prisonnière et chaque jour devient une punition. Les contraintes, les luttes, les difficultés, toutes les vicissitudes de l'existence te semblent insurmontables et tu n'as plus de joie. Exactement comme ça. Et puis un jour des envies de mourir se montrent sur la scène, imposantes, irrépressibles, sans prévenir, tu ne peux pas dire il y a eu tel événement et les envies de mourir sont arrivées, elles glissent en toi et s'installent, se calent. Évidemment d'abord tu te raisonnes, tu te censures, tu te parles pour contourner le problème, tu ne peux pas faire ça aux enfants, à ta compagne Valentine, leur amour pour toi ne mérite pas ta mort, tu essayes activement d'ignorer les ombres suicidaires à l'intérieur de toi. Tu décides même que tu dois avoir honte de tes obsessions menaçantes. Tu fais semblant qu'elles n'existent pas,

mais elles résistent à ton mépris, en fait tu veux mourir, et chaque matin, ta mort te semble nécessaire, seule issue à ton épuisement, à ta douleur grandissante. Parce qu'il y a ça aussi, tu as mal. Au cœur d'abord, et puis la douleur s'étend, s'infiltrer. Ce n'est plus en un endroit précis de ton corps, tu ne peux pas dire où tu as mal, mais c'est là quelque part en suspension dans ta poitrine, au creux de ton ventre, ça te prend si fort, tu en pleures parfois quand tu es seule. On peut avoir mal à en pleurer, avoir mal à en mourir.

Et puis tu as mauvaise mine, l'appétit te manque à présent. Valentine te demande d'aller voir un psychiatre, tu ne peux pas continuer comme ça, tu l'inquiètes, il faut faire quelque chose, il faut retrouver de la joie, retrouver la vie en toi, ça ne peut pas durer.

Tu acceptes, bien consciente que tu es en train de sombrer et que tu ne sais pas comment arrêter la chute. Sinon tu vas finir par céder aux sirènes de la mort.

La psychiatre que tu as trouvée est aimable, juste ce qu'il faut de chaleur humaine, tu lui dis sans dissimuler, cela fait plusieurs semaines maintenant, des mois donc, que tu subis une fatigue inouïe, une douleur radicale, une tristesse implacable, et maintenant il y a les envies de suicide, elles sont tenaces, tu as envie d'en finir, tu ne le feras sans doute pas à cause des enfants surtout, mais ta réalité est tranchante, la mort te réclame. Tu parles une vingtaine de minutes, tu expliques, tu détailles, tu partages. Et la psychiatre te dévisage. Vous voyez bien que vous êtes gravement déprimée. D'ailleurs tu t'es mise à dormir toute

la journée pendant les vacances, tu ne veux plus lutter. Il faut vous hospitaliser pour vous protéger de vos envies suicidaires. Pas question, sûrement pas. Il y a des cliniques très bien. Tu ne veux pas, tu n'iras pas. Alors en attendant je vais vous donner un traitement sédatif pour calmer les angoisses de suicide, on va voir comment vous êtes dans quelques jours, et on reparlera de l'hospitalisation tranquillement. La psychiatre calme et convaincue te propose de l'appeler en fin de semaine pour faire le point. Tu acceptes docile.

Les cachets ne font rien, tu veux toujours mourir, tu as honte, tu dois te tenir correctement, tu n'y arrives pas. Au téléphone, la psychiatre recommence, il faudrait vous hospitaliser. Sûrement pas, tu ne vas pas aller en psychiatrie, de quoi aurais-tu l'air ? Tu ne l'appelles plus, tu annules le rendez-vous prévu, tu te renfermes, tu ne dis plus rien de ce que tu ressens. Tu arrives à mettre les idées suicidaires de côté, la honte te tient debout et faussement solide. Tu fais des efforts qui ont l'air payants, tu supportes mieux ta fatigue et ta tristesse, tu les négliges.

Tu ne sais pas combien de temps ça a tenu. Mais ça a tenu. Pourtant Valentine ne te croit pas, il faut que tu trouves quelqu'un en qui tu aies confiance et qui t'aide, ce n'est pas fini, je vois bien que ce n'est pas fini, tu as maigri, tu manges peu, tu as toujours mauvaise mine et je pense que tu ne me dis pas ce que tu ressens vraiment. C'est vrai.

Tu cherches un autre psychiatre. Tu le trouves. C'est Guillaume. Tu ne sais plus comment s'est passée la rencontre,

tu vois un bureau en désordre, peut-être un entretien très long, mais tu ne sais plus ce qui s'est dit, en tout cas ce que tu sais c'est que tu sors de là avec un antidépresseur et des anxiolytiques. On va voir si vous répondez aux antidépresseurs. En fait tu ne réponds pas, on double la dose, on augmente encore les anxiolytiques, tu dors tout le temps, tu ne vas plus travailler, tu ne manges plus, tu vas perdre six kilos en deux semaines, tu caches les envies de suicide, tu imagines en secret des manières de faire, te jeter sous une voiture, prendre tous les médicaments de ta pharmacie, te pendre, oui te pendre. Tu es fantomatique. Les enfants n'osent pas te parler, elles ont peur. Valentine te surveille, elle se méfie, le psychiatre s'inquiète. Valentine décide de t'emmener à la campagne pour que tu voies la nature. Tu ne vas pas quitter ton lit, tu refuses de te nourrir, et la douleur prend toute la place. Un matin tu cries en te réveillant, tu es couchée seule dans ton lit, Valentine est dans le jardin, elle t'entend hurler au secours. Au secours.

Il y a d'autres choses que tu n'as pas encore dites. C'est difficile d'en parler, mais c'est là, tu ne sais pas d'où ça vient, en fait tu entends une voix, elle dit «Jette-toi», tu l'entends distinctement, Jette-toi, plusieurs fois par jour, tu comprends bien ce que ça veut dire, il faut te jeter par la fenêtre. Tu ne peux pas décrire si c'est une voix de femme, la tienne, ou un homme, mais elle te donne ces ordres très clairs, il va falloir obéir «Jette-toi, jette-toi». Tu n'as rien dit à personne. Tu te débrouilles avec cette voix.

Valentine t'a entendu hurler au secours, elle est assise maintenant près de toi, elle te prend dans ses bras. Tu lui dis que tu veux en finir, tu pleures comme une petite fille égarée. Attends mon cœur je vais te chercher un verre d'eau, tu as la bouche sèche.

Elle sort rapidement de la pièce, elle prend son téléphone, elle est affolée, elle appelle le psychiatre. Je crois que là on a franchi un cap, Suzanne crie au secours et dit qu'elle veut en finir... Il faut rentrer à Paris, je vais l'hospitaliser dès demain, d'ici là il ne faut pas la laisser seule, elle a une

mélancolie, le risque suicidaire est très important, il faut la surveiller.

C'est simplement comme ça que la décision de t'hospitaliser est prise. À la clinique de Saint-Mandé.

Valentine te dit gentiment qu'il faut rentrer à Paris pour retourner voir le psychiatre, pour t'aider mieux que ça, elle ne mentionne pas l'hospitalisation. Tu te lèves péniblement, tu ne rassembles pas tes affaires, tu n'as aucune force, tu te laisses ramener, et dans la voiture tu te tais. Il y a des idées bizarres qui s'imposent. Tu ne les dévoiles pas. Pas encore.

En fait, tu sens distinctement qu'un pourrissement est en train de te prendre, la putréfaction de ton propre corps qui va disparaître, et tes organes ont déjà disparu. La douleur physique est liée d'après toi à ce pourrissement, tu as dû faire quelque chose de grave pour pourrir de la sorte. Ce qui arrive est de ta faute, c'est certain. Surtout ne rien dire. Tu ne peux pas arrêter cette catastrophe, les organes n'existent plus et tu vas devoir mourir, Jette-toi, tu es envahie, ça fait mal à en crever.

Le lendemain matin, tu te laisses emmener à la clinique, tu ne résistes pas, tu n'en peux plus, tu as trop mal. Au secours.

Le psychiatre de la clinique t'écoute attentivement, tu aimes son visage, son sourire, il a l'air sincère. Vous allez très mal, on va commencer un nouveau traitement et faire très attention. Tu lui coupes la parole, là j'entends Jette-toi... Je sais, ici vous serez protégée et il va falloir faire des

Anne Révah

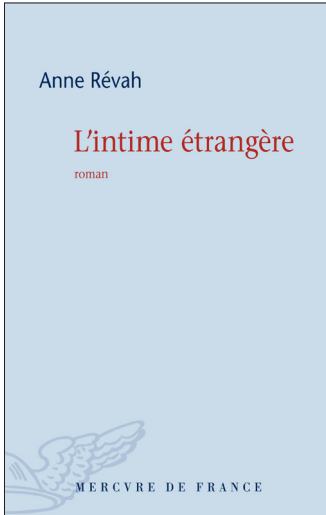
L'intime étrangère

Tu as passé du temps dans un monde inconnu, peuplé de certitudes incongrues, monstrueuses, désorganisées et pourtant limpides, brutales et intraitables. Un monde dont tu as cru sans douter qu'il était réel, imposant, et dont la réalité fait mal à en crever. C'est arrivé. C'est aussi simple que ça, c'est arrivé. Après ça, tu vas changer, on change forcément après un voyage pareil, et puis le regard des autres sur toi va changer, ce n'est pas pareil d'avoir été folle ou de ne jamais avoir été folle.

Suzanne Reinhold est psychiatre : la maladie mentale, elle connaît bien, très bien même, mais chez les autres, ses patients. De la même façon, le syndrome de Cotard lui était familier, une forme grave de mélancolie délirante. Rien ne laissait présager que Suzanne passerait de l'autre côté et vivrait la folie, et plus encore la ferait vivre à ses proches.

L'intime étrangère est le récit bouleversant de cette traversée radicale. Mise à nue, exploratrice de sa propre renaissance, elle restitue avec force ce voyage à peine croyable. Femme, mère, compagne, il lui faut retrouver sa place, par-delà des semaines de traitement, d'hospitalisation, les électrochocs et les rencontres inattendues et précieuses.

Anne Révah est l'auteur de cinq romans, dont *Quitter Venise* et *Le pays dont je me souviens*.



Anne Révah
L'intime étrangère

Cette édition électronique du livre
L'intime étrangère d'Anne Révah
a été réalisée le 5 mai 2021
par le [Mercure de France](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715257160 – Numéro d'édition : 394727).

Code Sodis : U38357 – ISBN : 9782715257177
Numéro d'édition : 394728.